

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DE L'HISTOIRE DE FRANCE.

(N° 9. — OCTOBRE 1853.)

I.

PROCÈS-VERBAUX.

SÉANCE DU CONSEIL D'ADMINISTRATION,

TENUE LE 4 OCTOBRE 1853,

SOUS LA PRÉSIDENTENCE DE M. LE BARON DE BARANTE.

Le procès-verbal de la précédente séance est lu et adopté.

M. le président proclame membres de la Société, après leur admission par le Conseil :

848. M. BARTHÉLEMY (Édouard de), avocat à Châlons-sur-Marne, présenté par MM. Lascoux et Moignon. Son correspondant à Paris sera M. Moignon, rue des Pyramides, 5.

849. M. BAYARD fils, rue Rougemont, 9, présenté par M. Duchesne aîné ;

Ouvrages offerts.

De la part de l'Académie royale d'histoire d'Espagne :

1. *Memorias de la Academia*, t. VIII. Madrid, 1852, in-4°.
2. *Opusculos legales del Rey D. Alonzo el Sabio*. 2 vol. in-4°.
3. *Coleccion de fueros y Cortes Antiguas, public. de España*. 1852, in-4°.
4. *España Sagrada*, t. XLVII (*Iglesia de Lerida*), 1850, in-4°.
5. *Viage literario a las iglesias de España*, par D. Jaime Villanueva, XI à XXII, 1850-1852.

6. *Disertacion sobre la Historia de la Nautica, y de las ciencias mathemat.*, par D. Martin Fernandez de Navarrete. 1846, 1 vol.

7. *Diccionario geografico-historico de la Rioja*, sect. II^e, par D. A. C. de Goventea. 1846, 1 vol.

8. *Memoria historico-critica sobre el gran disco de Teodosio*, discutierito el año de 1847, par D. Ant. Delgado, in-4^o.

9. *Elogio del s. Ant. de Escaño*, teniente-general de Marina y Regente que fue del Reino, par de Francisco de Paula Quadrado.

10. *Historia general y natural de las Indias*, par le capitaine Gonzalo Fernandez de Oviedo, t. I et II, 1851-1852.

11. *Memorial historico español; coleccion de documentos, opusculos y antequedades*, t. I, II, III, IV. Cahiers 5 à 16, 1851-1852, in-8^o. (Recueil périodique des procès-verbaux de l'Académie, de dissertations et de documents originaux publiés sous sa direction.)

12. *Discours prononcés dans les séances générales de l'Académie d'histoire*, par ses directeurs, D. M. F. de Navarrete, en 1837, 1840 et 1843, par D. M. A. Lopez, baron de La Joyosa, en 1846 et 1849, 5 cahiers in-8^o.

La Société reçoit de plusieurs autres académies et établissements scientifiques les ouvrages suivants :

Mémoires de l'Académie des sciences de Bavière (Abhandlungenæ), etc., classe mathématique-physique, t. II, 1^{re} livraison. Munich, 1853; in-4^o.

Bulletin des comités historiques du ministère de l'instruction publique. Année 1852. 2 cahiers : 1^o histoire, sciences et lettres; 2^o archéologie, beaux-arts.

Bulletin monumental, n^{os} 5 et 6 du t. XIX. Caen, 1853.

Bulletin du bibliophile, mai et juin, juillet et août 1853.

Bulletin de la Société de l'Histoire du protestantisme français, 1^{re} année, n^{os} 10 et 11, mars et avril 1853; 2^e année, n^{os} 1 et 2, mai et juin; n^{os} 3 et 4, juillet et août 1853, in-8^o.

Recueil des travaux de la Société d'agriculture, sciences, arts et belles-lettres de l'Eure. 3^e série, t. I, 1850-1851. Évreux, 1853, in-8^o.

Mémoires de l'Académie d'Arras, t. XXVI, 1853, in-8^o.

Société archéologique de Béziers, séance générale du 5 mai 1853.

De la part des auteurs :

Mémoire sur les archives des abbayes de Liesse et de Marville, par M. Le Glay. Lille, 1853, in-8^o.

Anciens usages inédits d'Anjou, publiés d'après un manuscrit du XIII^e siècle, par M. J. Marnier. Paris, 1853, in-8°.

Travaux de la Société.

Le secrétaire présente l'état des impressions au 1^{er} octobre.

Bibliographie des Mazarinades. 27 feuilles sont tirées, les feuilles 28 à 34 sont composées; on va imprimer la table.

Journal d'un bourgeois de Paris sous François I. La feuille 10 est rentrée; les feuilles 11 et 12 sont en seconde; les feuilles 13, 14 et 15 en première.

M. Ch. Lenormant ayant exprimé l'intention de ne plus continuer les fonctions de commissaire responsable pour la surveillance de cet ouvrage, le Conseil désigne M. Monmerqué pour le remplacer.

Celui-ci a déjà pris connaissance des bonnes feuilles et du manuscrit. Il pense qu'on pourrait ajouter des notes en plus grand nombre que ne l'a fait jusqu'ici l'éditeur M. Lalanne, et il en indique plusieurs relatives à l'ancien Paris et à d'autres sujets. Cette augmentation pourrait déterminer l'adjonction d'un second volume qui contiendrait un autre Journal pareillement inédit, rédigé sous le même règne, et dont l'existence a déjà été signalée par l'éditeur et par le secrétaire de la Société dans son dernier rapport annuel.

M. de Barante signale comme susceptibles d'être aussi ajoutés à ce second volume, des extraits des registres du Parlement de Paris pendant la captivité de François I. On a déjà publié des extraits des registres de l'Hôtel de ville à cette époque; mais ceux du Parlement ont encore plus d'importance.

Ces différentes propositions sont renvoyées à l'examen du comité de publication.

M. Guérard, président du comité de l'*Annuaire*, appelle l'attention du conseil sur le retard apporté à la publication du volume pour 1854. L'impression de la suite du travail de M. J. Desnoyers, sur la *Topographie ecclésiastique de la France*, qui doit le composer en entier, n'est point encore commencée, quoique la plus grande partie du manuscrit fût prête et lui eût été communiquée par l'auteur dès la fin du mois d'août; cependant il restait encore à compléter certaines parties pour lesquelles les matériaux n'étaient point tous réunis. Tout en reconnaissant l'importance et l'utilité de ces recherches remplies de difficultés, et à cause de cela même, M. Guérard propose d'en reporter la continuation à l'*Annuaire* de 1855, et de faire paraître immédiatement,

sans notice historique, celui de 1854. M. J. Desnoyers aurait ainsi plus de loisir pour terminer son travail.

M. Ch. Lenormant est d'avis qu'un retard de quelques semaines, fût-il même un peu plus prolongé, n'est pas comparable à l'inconvénient de faire paraître un *Annuaire* sans notices, et surtout d'interrompre beaucoup plus longtemps la continuation d'un ouvrage tout à fait neuf et original, destiné à combler un vide réel dans la géographie du moyen âge, et à donner une impulsion utile à cette branche des études historiques. On ne saurait exiger, pour un travail de ce genre, fondé sur de très-longues et très-consciencieuses recherches, une ponctualité de mise au jour telle qu'on est en droit de la demander pour de simples compilations, ou listes existant déjà en grande partie dans d'autres recueils. Tout était à faire dans le travail de M. J. Desnoyers. Un retard momentané ne porterait, d'ailleurs, aucun préjudice aux sociétaires qui recevraient l'*Annuaire* de 1854 vers le commencement de l'année dont il porte la date, ainsi que cela a eu lieu pour l'*Annuaire* de 1853.

MM. de Barante et Monmerqué parlent dans le même sens et expriment le désir que l'impression puisse commencer le plus tôt possible. Ils pensent qu'il suffirait de prévenir les sociétaires des motifs du retard.

M. J. Desnoyers explique au Conseil comment la portion de son travail qui doit entrer dans le prochain *Annuaire*, embrassant un grand nombre de diocèses de l'ancienne Gaule qui n'appartiennent plus à la France, tels que ceux de Trèves, Cologne, Liège, Mayence, Constance, Bâle, Utrecht, Malines, Anvers, etc., présentait beaucoup plus de difficultés que la rédaction de la *Topographie ecclésiastique* des quatre Lyonnaises, publiée dans l'*Annuaire* de 1853. Pour la plupart, les pouillés manquent, et il lui a fallu surtout recourir aux registres capitulaires, aux actes des synodes locaux, aux visites diocésaines épiscopales ou archidiaconales, et à de nombreuses chartes publiées dans des recueils diplomatiques en partie étrangers. C'est à l'aide de ces sources originales, comparées aux cartes des diocèses, qu'il est parvenu à restituer complètement les subdivisions ecclésiastiques remontant, au moins au xvi^e siècle et la plupart beaucoup plus anciennes, de plus de quarante diocèses qui composent les Belges et les Germanies. Vers la fin du mois d'août, ce travail était en grande partie terminé; les listes étaient dressées, l'orientation des archidiaconés et des doyennés relativement aux chefs-lieux diocésains et aux divisions actuelles était indiquée; leurs noms anciens et modernes étaient rétablis. Il ne restait plus à fixer que les rapports des subdivisions ecclésiastiques anciennes avec les subdivisions territoriales politiques également anciennes, celles des périodes mérovingienne et carlovingienne. C'est ce travail que M. J. Desnoyers

continue sans relâche, et qu'il espère bien avoir terminé assez à temps pour que l'impression de l'*Annuaire* puisse être achevée vers la fin de cette année. Il lui a fallu dresser des listes comparatives des paroisses comprises dans chaque archidiaconé ou doyenné, en regard des noms de lieux mentionnés comme dépendants de tel ou tel *pagus*. Les résultats de ce travail, basé sur les chartes, et qui n'occupe qu'une seule colonne de tableaux, étaient à eux seuls fort considérables, car aucune liste antérieure de *pagi* n'en fournissait les éléments.

Le Conseil décide que la suite de la *Topographie ecclésiastique* fera partie de l'*Annuaire* de 1854, ainsi que cela avait été primitivement décidé, et qu'en tête du prochain numéro du *Bulletin*, M. le rédacteur de ce recueil mettra un avis annonçant la cause du retard momentané apporté à la publication de ce volume. Le même avis sera inséré par M. le trésorier dans la lettre d'envoi du II^e volume du *Choix de Mazarinades*.

— M. Parent de Rosan annonce au Conseil la découverte qu'il vient de faire, aux archives impériales, de lettres patentes accordées par Louis XIV, en 1674, à M^{me} d'Aubigny (*sic*), veuve Scarron (M^{me} de Maintenon), pour exploiter une invention nouvelle de fours et fourneaux économiques.

La séance est levée à 5 heures.

II.

VARIÉTÉS.

Lettre de Jacques-Auguste de Thou.

Au commencement des Mémoires que nous avons sur la vie de ce célèbre historien, se trouve raconté son voyage dans le midi de la France. La lettre qu'on va lire nous paraît compléter ce récit d'une manière très-heureuse. L'original appartenait au volume 709 de la collection Du Puy (Biblioth. imp.), qui contient encore un si grand nombre de correspondances de la famille de Thou; mais elle en a été enlevée, et nous n'avons retrouvé cette pièce que dans la copie de la collection conservée dans la Bibliothèque de la ville de Paris :

« Monsieur,

« Depuis vous avoir laissé à Moisac je ne vous sçaurois témoigner le regret que j'ai eu d'être privé de votre compagnie; car le plaisir et

contentement que je me puis représenter et espérer de mon retour ne m'est rien en comparaison de ce que j'ay laissé. Je pensois avoir ce bien de voir à Toulouse, à mon retour, M. de Boissise, duquel en cette espérance je n'avois pris que demi-congé. Cela m'a redoublé le regret. Toutesfois quelque distance qu'il y ait de lieux, je vous accompagnerai toujours de l'espoir et de volonté très-affectionnée à vous faire service. J'ai enfin pris, mon chemin par le Bas-Languedoc, par le conseil de M. de Pibrac, lequel j'ai veu à mon retour et lui ai fait mes excuses et pris la faute sur moi. Il fait son conte d'estre à la Saint-Martin à Paris.

« Je reviens à mon voyage, lequel quelque peur que l'on m'aie fait dans Toulouse, m'a esté jusqu'à cette heure, Dieu merci, très-heureux. Je laisse un regret derrière moi qui est de n'avoir fait un tour au pays de Foix.

« Je me suis fait quelque peu sçavant au reste du Languedoc. Je vous prie de faire en sorte que soiés de la commission avec M. de Boissise pour avoir une description exacte de ces montagnes depuis la source de la Garonne jusqu'à Toulouse et des pays circonvoisins des deux costés de la rivière *Insanire libet*. J'ay trouvé dans mon fol ouvrage où loger la mention des principaux lieux de ce pays, et encore que l'on juge qu'il y ait de l'affectation inconsidérée, toutesfois j'ai pensé que je ne pouvois faire pis que ce que j'ai déjà fait et qu'au moins, *si nihil ulterius profeci*, j'aurai conservé la mémoire de beaucoup de choses négligées icy, et le sujet recommandra l'œuvre et l'ouvrier non au contraire davantage. Il me semble que je dois cela au pays et à ce ciel sous lequel j'ai esclors ce fruit abortif. En tout événement l'œuvre ne peut estre que digne du maistre, car que pouvoit-on attendre de moy de meilleur? Je vous supplie cependant en revoir un à votre loisir et y marquer les plus grossières et lourdes fautes, car de s'amuser à corriger toutes les petites, ce serait abuser de votre loisir, *et quis esset modus?* Je vous supplie aussi me faire voir le pays de Foix par vos yeux, cela m'ôtera le regret de ne l'avoir veu. Je reviens derechef à mon voyage.

« J'ai passé à Carcassonne, où je vous ai singulièrement désiré pour voir à loisir les archives de la ville. Je croy qu'après le trésor des chartres de Paris, il n'y a rien en France de plus exquis pour nos antiquités françoises. Tous les titres des vicomtés de Languedoc y sont, même ceux du comté de Toulouse. Il y en a plusieurs de quatre cens ans. Je n'ai veu que la superficie. Il faudroit un mois à refeuilleter toutes ces liasses, d'autant que je sçay que vous êtes curieux de telles recherches. Je vous ay bien voulu donner cet avis affin que si votre voyage s'adresse là de vous en ressouvenir et de faire même pour cette occasion qu'il s'y adresse.

« J'ai de là passé à Narbonne; vous sçavés trop mieux le reste des singularités de la ville. Une y a-t-il que l'ignorance de la peinture cache, c'est un tableau d'un resuscitement de Lazare, fait de la main de Fra Sebastien del Piombo et dessiné par Michel l'Ange, en ce combat célèbre de Raphael d'Urbain, etc., le plus beau, à mon avis, qui soit en France, compris tous ceux de Fontainebleau et Escouan. Je croy même que l'Italie n'a rien de si beau, de plus beau, je l'ose assurer.

« De là je suis venu en ce lieu, où M. de Montmorency m'a retenu jusqu'aujourd'hui qu'il se doit trouver à mi-chemin de Narbonne, pour là parler avecque M. l'amiral de Joyeuse, qui depuis peu de jours est en ce pays. J'oublois à vous dire qu'entre Narbonne et Carcassonne, il y a une abbaye dans la montagne, appelée de la Grâce, de l'ordre de Saint-Benoist, qui n'a été pillée que par les hommes doctes qui ont autrefois passé par ce pays, où l'on dit qu'il y a encore force bons livres négligés et jetés par terre, tels que les désirés. La fin du papier me fait finir la présente. — Je vous baise très-humblement les mains et à MM. de Boisis et Dupuy, et supplie le Créateur, monsieur, vous avoir toujours en sa sainte garde.

« Votre très-humble serviteur,

« DE THOU.

« De Béziers, ce 11^e octobre 1582.

« A Monsieur, Monsieur Pithou, seigneur de Scavoye, procureur général du Roy en la chambre de justice établie par Sa Majesté en Guienne. »

Nous pouvons ajouter quelques détails sur cette belle peinture de Sebastien del Piombo que de Thou avait tant admirée à Narbonne et qu'on ne montrait pas assez, suivant lui. L'Angleterre nous l'a enlevée. Voici du moins ce qu'on lit dans un livre publié à Londres il y a quelques années ¹ :

National gallery. — N^o 1. *La Résurrection de Lazare*, par Sebastien del Piombo. — Commandé par le cardinal Jules de Médicis (depuis Clément VII). — Exposé à Rome en 1520, avec la *Transfiguration*, l'année de la mort de Raphaël. Envoyé à la cathédrale de Narbonne par le cardinal de Médicis, qui en était archevêque. — Au commencement du siècle dernier acquis au prix de 24 000 fr. par le régent, duc d'Orléans. — Quand la collection d'Orléans fut transportée en Angleterre, M. Angerstein l'acheta 3 500 guinées. — Lorsque la France possédait la *Transfiguration*, le gouvernement français offrit 10 000 livres

¹ Handbook to the public Galleries of art, in and near London. London, Murray.

sterl. à M. Angerstein du tableau de Sebastien del Piombo, qu'il voulait mettre en regard de celui de Raphaël. L'offre ne fut pas acceptée. Le gouvernement anglais l'a acquis avec la collection de M. Angerstein. Il est maintenant à la *National gallery*. — Peint sur panneau. Transporté sur toile par M. Hacquin. — L'esquisse de la tête de Lazare, crayonnée de la main de Michel Ange, était en la possession du célèbre peintre sir Thomas Lawrence.

Cahier de corrigés de Marie Stuart.

Un petit volume qui existait depuis longtemps parmi les manuscrits de la Bibliothèque du Roi vient d'être reconnu pour un ouvrage de la main de Marie Stuart enfant. C'est un *cahier de corrigés* des devoirs latins qu'elle faisait à l'âge de onze ans, vers la fin de l'année 1554. L'auteur de cette trouvaille, M. Lud. Lalanne, en a fait l'objet d'un article de *l'Athenæum français*, qui a été immédiatement traduit en Allemagne (*Magazin für die Literatur des Auslandes*), et d'où nous extrairons les passages suivants :

« Le manuscrit se compose de quatre-vingt-cinq feuillets écrits. Le verso de chacun d'eux contient le texte français du thème que Marie avait à traduire : le latin se trouve en regard, sur le recto du feuillet suivant ; nous ignorons qui a transcrit le français, mais le latin est de la main de Marie. Nous nous en sommes assuré en examinant les lettres autographes de cette princesse conservées dans la collection *Béthune*. Ce sont bien les mêmes caractères longs et droits, se rapprochant des caractères italiens et différant tellement de ceux du texte français qu'on pourrait les croire tracés à un siècle d'intervalle.

« Si ce manuscrit, inconnu jusqu'ici à tous ceux qui se sont occupés de Marie Stuart, n'avait d'autre mérite que d'être autographe, il n'offrirait pas plus d'intérêt que les cahiers de versions et de thèmes de l'élève de Fénelon, du duc de Bourgogne, conservés aussi à la Bibliothèque impériale. Mais les *devoirs* que le précepteur dictait à sa royale écolière sont des lettres qu'il lui faisait adresser à diverses personnes. On y retrouve l'esprit qui a présidé à son éducation et des détails que l'on chercherait vainement ailleurs. Sur les soixante-deux lettres que renferme le volume, vingt-neuf sont adressées à Élisabeth, fille de Henri II, et qui devint reine d'Espagne ; deux au cardinal de Lorraine, oncle de Marie ; deux au dauphin François, qu'elle épousa en 1558 ; une à Calvin, et une à un enfant sur lequel je n'ai pu recueillir aucun

renseignement, et qui est appelé *Claudiolus Quarlocius condiscipulus*. Enfin il y a deux épîtres où le maître a cru devoir prendre lui-même la parole pour parler à Marie et à Élisabeth.

« Ces lettres sont en général remplies des préceptes de la morale la plus pure, préceptes qu'une fois retournée en Ecosse la pauvre princesse devait si vite oublier. A part deux ou trois passages où l'on cite saint Paul et l'Ancien Testament, c'est uniquement dans l'antiquité païenne que le maître va chercher des exemples. Apelle, Esope, Cicéron, Caton, Bias, Aristippe, Aristote, Alexandre, Socrate, Platon, Diogène, etc., sont les personnages qu'il met en avant pour prêcher à son écolière l'amour de la vertu, et surtout l'amour de l'étude sur lequel il revient sans cesse. Parfois le sujet de ses dictées lui était fourni par un petit incident du jour ou de la veille. Tantôt il fait louer ou gronder Elisabeth par Marie, tantôt il la gourmande elle-même. Ailleurs, blessé de ce qu'une personne de la cour avait dit que l'étude ne convenait guère aux femmes, il emploie quatorze lettres à faire énumérer par son élève toutes les femmes célèbres dont il a pu recueillir les noms : Corinne, Sapho, Aspasia et d'autres *fillettes grecques*, comme il les appelle, sont placées à côté de Cornificia, Débora, Cassandre, Minerve, Istrine, reine des Scythes; la Véronaise Isota, etc. Plus loin, cédant évidemment à quelque mouvement de mauvaise humeur, il célèbre les douceurs de l'indépendance et rappelle le mot de Diogène disant à quelqu'un qui lui vantait le bonheur qu'Aristote devait éprouver à vivre avec le fils d'un roi : « Aristote dîne quand il plaist à Alexandre, Diogène quand il plaist à Diogène. » Enfin, malgré ses déclamations contre les précepteurs qui ne pensent qu'à s'enrichir, il a soin de faire recommander par Marie au dauphin « d'aimer son précepteur comme Alexandre aimait Aristote. »

« Le nom du précepteur de Marie n'a été mentionné par aucun historien. Brantôme, dans la vie de cette Elisabeth dont nous parlons, dit : « Elle avait beau sçavoir, comme la reine sa mère l'avoit faicte bien estudier par M. de Saint-Estienne, son précepteur, qu'elle a tousjours aymé et respecté jusqu'à sa mort. » Or, comme on voit, d'après notre manuscrit, que le maître de Marie fut aussi, au moins pendant l'année 1554, le maître d'Elisabeth, il serait possible que le personnage dont il est question ici fût M. de Saint-Estienne; — mais ce ne peut être là qu'une conjecture.

« Les lettres n'ont en général que douze ou quinze lignes, rarement une vingtaine. En tête se trouve en abrégé cette formule, où les noms propres seuls varient : *Maria, regina Scotorum, Elizabethæ sorori, S. P. D.* (*salutem plurimam dicit*). L'indication de la date et du lieu se rencontrent tantôt dans le français, tantôt dans le latin. Les lettres à Elisabeth

commencent et finissent par des paroles d'amitié : « Pour ce que la « vraie amitié de laquelle je vous aime plus que moi-mesme. » (Lettre 2.) — « Adieu, et m'aimes autant que tu pourras; tu pourras autant que « tu voudras. » (Lettre 5.) Souvent elles se terminent par des phrases analogues à celle-ci : « Pour ce que vous estes malade, je ne ferai ma « lettre plus longue. » (Lettre 28.) — « Je vai au parc pour un petit ré- « créer mon entendement, qui est cause que je fai ici fin. » (Lettre 29.) — « Le roi m'a donné congé de prendre un daim au parc, je vais le « chasser avec ma dame de Castres, dont je n'ai loisir de vous faire plus « longue lettre. » (Lettre 30.) — « Je ne vous ferai plus longue lettre parce « que j'ai mal aux dents. » (Lettre 45.)

Pour donner une idée plus complète de ces épîtres, M. Lalanne en cite quelques-unes. Il choisit le français, que le précepteur donnait à traduire à son écolière, de préférence au latin de Marie, latin qui, transcrit évidemment après avoir été corrigé, renferme encore quelques fautes et n'offre par lui-même aucun intérêt.

Nous choisissons pour nos lecteurs les deux lettres suivantes :

LETTRE 21. « *A Elisabeth.* — Quand hier au soir mon maître vous prioit de reprendre votre seur de quoi elle vouloit boire se voulant mettre au lit : vous lui répondistes que vous n'oseriés, pour ce que vous mesme vouliés boire aussi. Voiés donc, ma seur, quelles nous devons estre qui sommes l'exemple du peuple. Et comme oserons-nous reprendre les autres; si nous mesme ne sommes sans faute? Il faut qu'un bon prince vive de sorte que les plus grands et les plus petits prennent exemple de ses vertus, qui face qu'en sa maison il ne puisse estre repris de personne. Et que dehors ne soit veu que faisant ou pensant chose pour l'utilité publique. Et doit avoir grand aise que sa parole ne sente rien que vertu. Soions donc du tout adonnées aus bonnes lettres, ma seur, et il en prendra bien à nous et à nos sujets. Adieu. De Compienne, 25 d'aoust 1554. »

LETTRE 51. « *Marie à François, Dauphin.* — Quand je lisois les beaux faicts d'Alexandre, le plus grand qui fut jamais aus armes, j'ai noté, monsieur (*princeps illustrissime*), qu'il n'aimoit rien tant que les lettres. Car quand on lui porta un petit coffret, si beau que rien ne se trouvoit plus excellent entre les richesses de Darius et qu'on demandoit à quel usage il seroit destiné, les uns disent d'un, les autres d'autre; « il lui « sera donné Homère à garder, dit-il, » voulant dire qu'il n'estoit trésor plus grand que cela. Ce qu'il approuva une autre fois par autre façon, quand quelqu'un s'éjouissant fort accourut à luy pour luy raconter quelque chose heureusement advenu. — « Que m'annonceras-tu de « grand, dit-il, mon amy, si tu ne disois qu'Homère revequist? » signi-

fiant toute la gloire des beaux faicts périr, si n'ia un tel bon chanteur qu'a esté Homère. — Aimés doncques les lettres, monsieur, lesquelles seulement n'augmenteront vos vertus, mais rendront immortels vos beaux faicts. A Saint-Germain, 20 de décembre. »

On sait que M. le ministre de l'instruction publique a ordonné la publication d'un *recueil des poesies populaires* de la France, publication qu'il a confiée au Comité de la langue, de l'histoire et des arts. M. Ampère a été chargé de rédiger à ce sujet des instructions qui sont devenues sous sa plume élégante, un curieux chapitre de notre histoire littéraire. Nous extrayons de son remarquable travail les passages suivants du chapitre consacré aux chansons historiques.

Il sera, dit-il, important de recueillir les poésies qui célèbrent un fait mémorable, un homme illustre, ou même qui, sous des noms imaginaires, peignent vivement la situation morale ou politique d'un temps.

Pour le bas-breton, on trouve, dans le recueil de M. de La Villemarqué, une suite de chants historiques qui racontent la bataille des Trente, les exploits de Duguesclin et de Jeanne de Montfort; pour le français, on devra ranger dans cette catégorie les chants qui se rapportent aux croisades, aux guerres avec les Anglais, aux querelles de religion, au règne de Louis XIV, etc., et aux temps intermédiaires,

Ces chansons populaires historiques sont, pour les époques anciennes, quelquefois en vers latins rimés comme le chant des Croisés (Edélestand du Ménil, *Poésies latines du moyen âge*, p. 56) :

Audi nos, rex Christe,
Audi nos, Domine,
Et viam nostram dirige.

Et quelquefois, à des époques moins reculées, en vers latins et en vers français, telles que celle-ci, qui est citée par M. Rathery (*Moniteur* du 19 mars 1853), et qui semble contenir une allusion à la captivité du roi Jean :

Christiana Francia de laquelle
Le chef est pris,
Splendens regni gloria,
Aux armes de la fleur de lys.

En ce qui concerne les personnages illustres de notre histoire, on ne peut oublier la mention faite du roi Dagobert et d'un évêque du *viii^e* siècle, en même temps prédicateur plein d'onction et artiste très-habile; de saint Eloi, dans une grotesque chanson qui nous est parvenue comme le dernier retentissement de sa popularité et la parodie de sa renommée.

Il en a été de même du vaillant La Palisse : la parodie s'est emparée de sa célébrité. Mais ici le chant composé en son honneur, et qu'on a grossièrement travesti :

Monsieur de La Palisse est mort,
Est mort devant Pavie,

ne contenait pas primitivement les trois vers burlesques dont on a fait suivre le premier de ceux que nous venons de citer. Tout le reste du chant était sérieux et roulait sur la captivité de François I.

Quant à lord Marlborough, il a trouvé aussi chez nous la célébrité populaire dans une chanson qu'il faut bien se garder de repousser, car elle est évidemment un débris d'un chant plus ancien, qui remonte au moyen âge, comme l'indiquent plusieurs traits de mœurs féodales et chevaleresques, débris auquel on a associé, dans le dernier siècle, le nom du vainqueur de Blenheim....

Les guerres religieuses du xvi^e siècle ont dû laisser dans les chants populaires des traces nombreuses. Le comité a reçu de M. Gras du Bourguet, juge d'instruction au tribunal de première instance de Castellane (Basses-Alpes), la *chanson du pétard*; elle célèbre la résistance de la ville de Castellane, qui, assiégée par les protestants en 1586, repoussa les agresseurs. Cette chanson raconte l'exploit d'une femme de la ville qu'elle nomme *une brave Judith*, et qui jeta de dessus la porte de l'Annonciade, tandis que l'ennemi cherchait à la rompre au moyen de pétards, un cuvier enduit de poix allumée; sous ce cuvier fut écrasé le capitaine qui dirigeait les pétards, appelé Jean Mothe.

Malheureusement, le texte provençal est depuis longtemps perdu; la traduction française envoyée au comité, et qui seule subsiste, n'en est pas moins très-curieuse, surtout par la popularité en quelque sorte officielle dont a joui la *chanson du pétard*; elle se chantait dans une procession qui se faisait autrefois avec une grande pompe, que les consuls voulurent supprimer en 1729, mais qui fut maintenue dans tout son lustre par l'évêque de Senez. « Elle n'a cessé d'avoir lieu qu'en 1825, dit M. Gras du Bourguet, époque à laquelle le curé ne voulut pas permettre qu'on chantât la chanson; il autorisa seulement les chantres choisis par le conseil municipal à en répéter les couplets à une distance assez éloignée de la procession, à laquelle assistaient les membres de ce conseil, portant à la boutonnière de leurs habits un grand bouquet de bois vert auquel on attachait des graines de maïs qu'on avait fait épanouir sur la cendre chaude. Cet usage a été établi pour rappeler l'explosion des pétards, les graines de maïs faisant entendre un bruit assez fort en se dilatant au feu. »

Nous devons au même collecteur une hymne en vers latins grossièrement rimés que l'on chantait dans la chapelle de Saint-Joseph, où la procession s'arrêtait.

Aux temps des guerres de religion se rapporte également une chanson en patois de la Vendée donnée par La Réveillère-Lepaux¹. Elle renferme une peinture des cérémonies du culte catholique, qui trahit bien vraisemblablement une origine huguenote.

La chanson suivante, recueillie en Bretagne par M. le docteur Roulin, est remarquable en ce que seule elle conserve le souvenir des persécutions religieuses du xvr^e siècle dans un pays où elles sont d'ailleurs entièrement oubliées.

Voulez-vous ouïr l'histoire
D'une fille d'esprit,
Qui n'a pas voulu croire
Chose que l'on lui dit ?
Sa mère dit : Ma fille,
A la messe allons donc.
— Y aller, à la messe,
Ma mèr', ce n'est qu'abus.
Apportez-moi mes livres
Où sont mes beaux *saluts* ².
J'aim'rais mieux être brûlée
Et *voutée* au grand vent ³,
Que d'aller à la messe
En faussant mon serment.
Quand sa très-chère mère
Eut entendu c' mot-là,
Au bourreau de la ville
Sa fille elle livra.
— Bourreau, voilà ma fille,
Fais à tes volontés.
Bourreau, fais de ma fille
Comme d'un meurtrier.
Quand ell' fut sur l'échelle,
Trois rollons (barreaux) jà montée,
Elle voit là sa mère
Qui chaudement pleurait.
— Ho ! la cruelle mère
Qui pleure son enfant,

¹ *Mémoires de l'Académie celtique*, t. III, p. 371. La Picardie dispute cette chanson au Poitou.

² Probablement les psaumes en vers français.

³ *Botado*. Esp. jeté.

III.

BIBLIOGRAPHIE.

198. — *Alcuin et son influence littéraire, religieuse et politique chez les Franks, avec des fragments d'un commentaire inédit d'Alcuin sur saint Matthieu, et d'autres pièces publiées pour la première fois par Fr. Monnier, docteur ès lettres.* In-8° de 17 f. 1/4. Paris, Durand (3 fr. 50 c.).

199. — *Annuaire de la Société des antiquaires de France.* 1853. In-12, Paris, Dumoulin.

Contient, outre l'analyse des travaux de la Société et des procès-verbaux de ses séances, deux petits poèmes : l'un, de 1285, en français ; l'autre en latin, de 1387, sur la science du comput ; plus un excellent travail relatif à l'éthnologie ancienne de la France : c'est une instruction rédigée par M. Alf. Maury dans le but d'inviter tous les correspondants de la Société des antiquaires à fournir à la Société, pour un recueil général, tous les renseignements historiques qui seraient à leur portée sur la physionomie physique, le caractère, le costume et l'idiome des localités qu'ils habitent.

200. — *Bouches à feu (Recueil des)* les plus remarquables depuis l'origine de la poudre à canon jusqu'à nos jours ; commencé par le général d'artillerie Marion et continué sur les documents dus à MM. les officiers des armées françaises et étrangères, par Martin de Brettes, capitaine d'artillerie à l'état-major de l'École polytechnique et J. Corréard. Un volume in-4° de texte avec un atlas de 130 planches in-folio. A Paris, chez Corréard (450 fr.).

201. — *Compagnonnage (Étude historique et morale sur le)* et quelques autres associations d'ouvriers, depuis leur origine jusqu'à nos jours ; par M. G. Simon, 11 f. in-8°, impr. à Nantes. Paris, Capelle (2 f. 50 c.).

202. — *Duguesclin à Sainte-Sévère.* Chronique berrichonne du xiv^e siècle (1372), suivie de *la Dame de La Motte-Feuilly* (1498-1504), par Just. Veillat. Gr. in-8°, Châteauroux, Nuret.

203. — *Église de France (Histoire de l')*, composée sur les documents originaux et authentiques, par l'abbé Guettée. T. IX, in-8° de 34 f. 1/2. Paris, rue du Bac, 104.

H. L. BORDIER.